

# LA TRIBUNE de L'IMMIGRATION



Organe régional du Centre d'Action et de Défense des Immigrés

(C. A. D. I.)

Direction, Administration :  
2, rue Alfieri, 2 — MARSEILLE

Tarif des Abonnements :  
1 an.. 80 francs — 6 mois.. 47 francs  
1 mois.. 25 francs

## LE RACISME ET LES IMMIGRÉS UNE SEULE JEUNESSE

par SALINI  
Secrétaire Départemental des F. U. J. P.  
Membre du C. D. L.

Par une interprétation erronée de l'histoire des civilisations, le Comte de Gobineau avait terminé son ouvrage « Essai sur l'inégalité des races humaines » en concluant que les races humaines sont intellectuellement inégales et de ce fait, celles qui sont supérieures doivent diriger, par tous les moyens, les moins favorisées.

Il n'est pas de notre intention de disserter sur cette question importante, ni d'analyser les erreurs constantes qui entachent la solution donnée par l'écrivain du XIX<sup>ème</sup> siècle. Des personnalités éminentes du monde des Sciences et des Lettres ont déjà apporté leurs raisons qui ont relégué cette pseudo-théorie, parmi toutes celles qui surgissent un moment, affichant un caractère scientifique, et qui disparaissent, sombrant sous l'opprobre des véritables et sincères savants.

Et ce n'est pas le soi-disant apport scientifique du livre « L'Homme cet inconnu » écrit par le docteur Alexis Carrel, qui pourra redonner quelque vitalité à la thèse de Gobineau.

### La « science » hitlérienne...

Il s'agit surtout pour nous de voir comment le « nouveau savant » Hitler l'associa à une théorie falsifiée de Nietzsche ayant trait au surhomme et la transplantait dans le domaine politique suivant des déductions essentiellement pratiques.

Profitant du fait que la science grandissait en vase clos sans souci d'indiquer ses divers jalons à la masse et de pouvoir ainsi augmenter le bagage culturel de celle-ci, Hitler lança quelques mots d'ordre retentissants qui n'avaient en eux aucune valeur réelle, mais qui prétendaient à une origine philosophique et qui devaient, par cela même, plaire à un peuple désorienté que l'on avait pas voulu éduquer et qui se trouvait dans une situation critique du fait de la trahison constante des ses chefs. C'est ainsi que les mots « race aryenne » retentirent partout, leitmotiv pesant et affolant.

Voulant conduire l'Allemagne à la guerre pour une revanche insensée qui offrait le double avantage de fortifier la puissance de Krupp et de répondre à l'idéal de « Deutschland Deutschland ueber alles » qui se trouve dans le cœur de tout germanique le « Grand Chancelier » apprit à son peuple d'esclaves qu'ils étaient des dominateurs et que la race aryenne (qu'il fallait traduire par race allemande) devait éliminer toutes les autres par les seuls moyens possibles : la guerre et les massacres. Victor Hugo dans « Notre Dame de Paris » nous a montré comment. Tous les misérables de la Capitale se rassemblaient en une vaste cour des Miracles où ils étaient les maîtres et les bourreaux implacables de tous ceux qui leurs étaient étrangers. Nul doute que si leur force matérielle, avait égalé leur puissance de haine, ils auraient couru - eux les ngambes et les borgnes - à la conquête de Paris. La force matérielle des Allemands grandissait rapidement et devenait puissante.

Pour augmenter la férocité des nazis qui trépassaient de joie d'apprendre qu'ils étaient des surhommes, ne voyant pas qu'ils se courbaient sous le joug des Hitler, Goebbels, Goering et de « l'intellectuel » Rosenberg, on leur donna les premières proies : les juifs ; On sait trop bien que les élèves furent dignes de leurs maîtres et que leurs premiers pas sur le chemin du crime furent féconds.

### ... à la conquête du monde

Mais l'odeur du sang avait affaîmé les fauves hitlériens. Ils réclamaient des victimes plus nombreuses. ON LEUR DONNA LE MONDE ! qu'importaient, les Français, les Anglais, les Russes, les Polonais et toutes les « autres peuplades » qui souillaient la terre. Ils étaient de race inférieure et leur disparition dépendait du bon vouloir des seigneurs, des aryens. Les moyens de ceux-ci qui s'étaient améliorés sans cesse étaient arrivés à un stade de perfection et la tuerie en grand appartenait aux possibilités pratiques : les wagons à chaux, les chambres à gaz les camps de concentration et de mort, et les agents de la Gestapo étaient prêts à fonctionner.

Juin 1940, fut la seconde étape du plan grandiose des Germains. Mais soudain une lueur étincelante dut traverser le cerveau du nouveau maître du monde : Néron dans un accès de folie poétique avait brûlé Rome. Combien plus magnifique encore serait de faire enflammer un pays tout entier et de faire détruire le peuple de France par ses dirigeants. Quel spectacle pour les nazis de voir des Pétaïns et des Laval martyriser ce peuple et des complices « plus discrets » voler les biens des victimes, n'ayant eux, qu'à intervenir de temps en temps pour joindre leurs cris de joie aux hurlements démoniaques des miliciens et des P. P. F.

Ensuite, avec quel plaisir, les hitlériens auraient prononcé leurs bottes sur la campagne humide du sang versé, humant délicieusement l'odeur du sang qui se serait exhalé des champs ? Avec quel plaisir les hitlériens de France auraient dépensé leur argent facilement « gagné » dans toutes les boîtes de nuit qu'ils fréquentaient assidument.

IL FALLAIT QUE LES FILS DE LA MEME NATION SE DECHIRENT ENTRE EUX. — Une fois de plus le racisme servit de paravent pour dissimuler le besoin de tuer, de massacrer et de voler.

### Xénophobie, arme du fascisme

On inculque aux Français que les immigrés étaient des êtres préjudiciables qu'il fallait ha-

### UN MEETING ORGANISÉ PAR LE C. A. D. I. s'est tenu à Paris

Le 29 octobre, au Palais de la Mutualité, à Paris, s'est tenu un meeting organisé par le Centre d'Action et de Défense des Immigrés, sous la présidence du R. P. Carrière, vice-président de l'assemblée Consultative. MM. Albert Bayet, d'Astier de la Vigerie, Daniel Meyer y ont pris la parole.

M. Florimond Bonte, député, a montré que les 40.000 immigrés qui ont lutté dans les rangs des F. F. I. sont plus français que les Français qui ont trahi leur pays. Il a réclamé un statut juridique pour les immigrés. C'est aussi ce qu'a demandé Julien Racamond, secrétaire de la C. G. T., qui a indiqué que les travailleurs immigrés ne devaient pas être considérés comme des parias, mais comme des égaux de leurs camarades français.

layer. Mieux encore, on essaye de leur imputer le crime de la trahison de Pétaïns et de les rendre responsables de la défaite provisoire de la France. Pour essayer de détourner l'attention du peuple et lui faire oublier que ses seuls ennemis sont les Allemands et leurs représentants français, pour orienter la juste colère de celui-ci sur une victime facile, on les dirigea sur le principe que les immigrés étaient nuisibles à la France. Cela aurait permis, d'autre part, de dissimuler aux Français qu'on s'appropriait à les anéantir suivant un plan minutieusement étudié et dont les premières réalisations étaient cette fameuse relève et le régime odieux imposé à plus de 1.500.000 prisonniers.

Les Allemands étaient aidés dans cette tâche de division et d'extermination par certains éléments français qui avaient appelé les immigrés au travail en France (devant une grande pénurie de main-d'œuvre) et qui entendaient les sacrifier pour préserver leur puissance en danger devant le peuple furieux, renouvelant par cela même, le geste classique de Calchas sur Iphigénie.

La valeur de cette « race » de tous les immigrés était tellement insignifiante que les individualités ne devaient plus vivre. Et Berlin promettait son aide. Les immigrés étaient recensés, enchaînés dans l'organisation Todt, ou déportés quand on n'abrégeait pas brusquement leur misère par une rafale de mitrailleuse.

### Le peuple français réagit

Mais le racisme qui avait soulevé le peuple allemand aboutit à un résultat contraire avec les Français. Ayant compris tout ce que sous-entendait ce mot si dangereux, voyant qu'ils en seraient eux-mêmes les victimes dans un avenir proche (et déjà les otages de Châteaubriant, les patriotes torturés, les ouvriers déportés dans les usines les plus exposées d'Allemagne en étaient les premiers et combien féconds exemples) ils repoussèrent la théorie mensongère et adoptèrent ceux qui en subissaient rudement les conséquences.

Le plan d'Hitler subit là son premier échec. La terre de France fut embrasée, mais c'était sous les bottes des nazis que s'allumaient les incendies. Et les patriotes de France qu'Hitler espérait voir se diviser et s'entretenir s'unirent, au contraire, dans une grande confraternité d'armes où tous, Français et immigrés associèrent leurs efforts et leurs espoirs pour éliminer ce parasite vénéneux qui n'était pas prévu dans le racisme : l'Hitlérisme.

Ce racisme que le peuple tout entier a si brillamment dénoncé, certains éléments veulent encore le propager car c'est leur dernière ressource pour faire durer la guerre et retarder ainsi leur châ-timent.

Ce sont les agents de la 5<sup>ème</sup> colonne, exécuteurs français du plan allemand. Ils savent également que la guerre n'est pas terminée, et que leur maître de Berlin n'est pas encore effondré. Nous repousserons — et le M. N. C. R. jouera un rôle très efficace — une fois de plus leurs tentatives de mort qui pourraient emprunter diverses formes afin de pouvoir mieux surprendre notre attention.

Fort de son éducation qu'il s'est acquis dans le combat, le peuple de France, rejetant loin de lui toute cette phraséologie prouvera que son courage et son intelligence ont su s'associer pour lui permettre de défendre son droit à la vie et au bonheur.

Dans sa dernière réunion, notre Comité départemental a pris une importante décision en comptant l'adhésion des Jeunes du C. A. D. I., geste hautement significatif de la volonté de la Jeunesse de France, de ne faire qu'un bloc.

Il était juste, en effet, que les jeunes immigrés qui ont participé avec ardeur à la lutte, puissent rejoindre l'organisme d'union de la Jeunesse de France. Ils l'ont amplement mérité. Leurs faits d'armes ne se comptent plus et nombreux sont les quartiers de Marseille dans la libération desquels ils ont joué un rôle décisif. Leur action militaire a été la conclusion d'une longue lutte clandestine menée parallèlement à la nôtre, malgré des conditions bien plus rigoureuses.

Ils connaissaient de près, eux, souvent chassés de leur pays, la bête hitlérienne. Ils savaient que le seul chemin possible était celui du combat sans répit, du combat à la mort.

C'est toujours ce chemin qu'ils suivent en recrutant des unités pour les F. F. I. pour ces batailles dont l'issue reste la condition de notre grandeur.

Les jeunes Français, en combattant fraternellement avec les jeunes immigrés ont montré qu'ils repoussaient toute xénophobie. Ce sentiment veut se traduire en acte. Nous faisons nôtres, entièrement nôtres toutes les revendications du C. A. D. I. Les F. U. J. P. engageront toutes leurs forces pour les soutenir.

Il n'y a aucune divergence d'intérêts entre nous. Nos ennemis sont identiques. No-

tre but est le même : travailler à la grandeur française. C'est pourquoi nous nous rassemblons dans les syndicats et les organisations patriotiques.

La jeunesse de France, par fait chaque jour son unité. L'adhésion du C. A. D. I. complète cette union effectuée dans les F. U. J. P. Elle sera féconde, car c'est la jeunesse qui fera que chanteront les lendemains pour notre pays.

### Marseille a rendu un hommage fervent aux martyrs de la Résistance

Sur l'esplanade de la Préfecture le catafalque a été dressé en hommage à nos morts civils et militaires, à tous ceux qui ont donné leur vie pour le salut de la France.

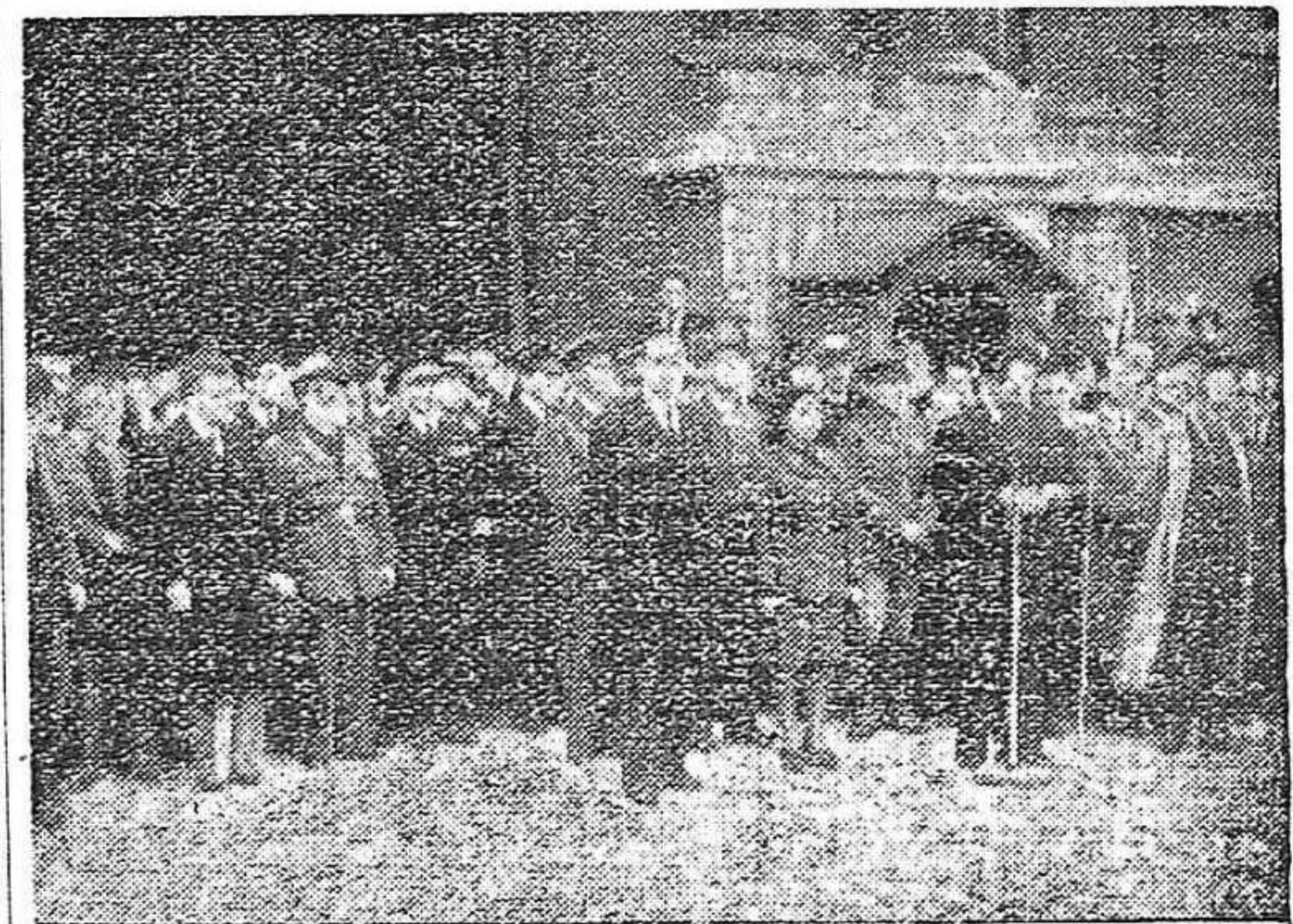
A 10 h. 30, les personnalités arrivent sur le perron de la Préfecture. Il y a là M. Aubrac, commissaire régional de la République, M. Juvenal, M. Veyren, M. Cristofol et toutes les délégations des différents organismes officiels de Marseille. Le président du C. A. D. I., est présent également, venu au nom des immigrés saluer une dernière fois leurs morts et tous les morts de la Résistance, et déposer des fleurs sur leur tombe.

A 11 heures, la musique des gardiens de la paix, vient se placer sur la place et l'émouvant défilé commence. Un détachement de police, les troupes de la garnison, les Forces Françaises de l'Intérieur des détachements des F. R. S., les douaniers défilent. Puis, les Mili-ces patriotiques qui, venues de tous les quartiers de Marseille, de toutes les entreprises, ont tenu à venir en rangs serrés adresser ce dernier hommage à ceux qui ont choisi le « danger sans gloire, le risque permanent ».

M. Aubrac, admire dans un discours émouvant cet élan muet qui les poussait et évoquait bien mal les fanfares. Pour nous, dit-il, ils sont des hommes grands par leur patriotisme, par leur combat, par leur mort. Leur souvenir ne peut nous quitter. Nous avons à poursuivre leur œuvre.

Tous réunis sur les tombes immortelles de nos morts, nous faisons le serment de rester unis jusqu'à la victoire totale.

LIRE EN PAGE 3  
un document sensationnel :  
"LE PROCÈS DES 23"



M. Aubrac prononce son allocution devant la Préfecture

## M. AUBRAC LANCE UN APPEL A LA SOLIDARITE NATIONALE

Par radio, le Commissaire Régional de la République à Marseille a lancé un appel à la solidarité nationale dont voici les principaux passages :

« Familles des déportés, des prisonniers de guerre, des disparus, familles des fusillés ; réfugiés qui n'ont plus de toit, plus de vêtements, c'est tout ce peuple en peine et en détresse que l'Entr'aide Française a pour tâche de secourir. »

« Tâche énorme que le gouvernement ne peut mener à bien qu'avec le concours actif de la nation tout entière... »

« ... Pour soulager toutes ces infortunées, comme l'a dit et répété le général de Gaulle, c'est avant tout sur nous-mêmes que nous devons compter. »

« Et qu'un élan de solidarité nationale donne à l'Entr'aide Française les fonds, les vêtements, les vivres dont elle a besoin, dont la France a besoin pour vivre. »

Nous nous adressons à tous les immigrés pour qu'ils donnent largement suite à l'appel de M. Aubrac. Ils feront ainsi leur devoir envers la France comme ils l'ont fait dans la lutte pour la libération du sol français et comme ils le font dans la bataille pour la reconstruction de la France.

## Marseille a rendu hommage aux martyrs des Baumettes

Dimanche dernier, le Mouvement National contre le Racisme a rendu un émouvant hommage aux victimes de la barbarie nazie, dans la prison des Baumettes. Une plaque de marbre fut fixée sur un des murs, portant l'inscription :

Ici tombèrent, victimes du racisme hitlérien, des patriotes coupables d'avoir trop aimé la Liberté.

Des couronnes et des gerbes de fleurs nombreuses furent déposées par les autorités de la ville et de toutes les organisations patriotes.

Le C.A.D.I. était représenté par son secrétaire. Des discours furent prononcés par Mlle Speiser, au nom du M.N.C.R. ; par M. Vernant, au nom de M. Aubrac ; par M. le Chapelain, capitaine Eshin de l'armée américaine, et les représentants de nombreuses autres organisations.

## NOS LECTEURS nous écrivent

...Lundi, le 31 octobre à 5 h. de l'après-midi, nous nous trouvions devant le bureau du Ravitaillement, 51, rue Grignan, pour une histoire de cartes d'alimentation. Il y avait là une affluence indicible. L'agent de service, impuissant, adressait tous ceux qui, impatients de la trop longue attente, réclamaient un renseignement, au brigadier qu'il assistait. Ce « brigadier » était une femme, donc, comme on le sait bien, versée au service de l'ordre à la plus belle époque vichyssoise.

Parmi la foule qui questionnait ce brigadier, se trouva un « étranger » qui demandait ce qu'il devait faire, ce qu'il pouvait faire pour manger le lendemain, qui était férié. Il s'exprimait dans un français maladroit, évidemment, mais compréhensible, puisque nous l'avons compris. De la hauteur de son importance toute vichyssoise, le brigadier lui lança un méprisant : « Et d'abord, je ne comprends que le français ! » Pendant que l'homme continuait à implorer, avec son fort accent, mais compréhensiblement : « comment manger demain » l'autocrate féminin le toisa furieusement pendant un bon moment, puis regarda au-dessus de lui au loin pour bien lui faire sentir l'immensité de son néant. L'homme se tut encore pendant deux minutes puis se retourna lentement et s'en alla, certain de ne pas pouvoir manger le lendemain. Le brigadier, l'œil ferme et vague, pouvait être content d'avoir remporté cette victoire.

Nous savons bien que d'autres agents, féminins aussi bien que masculins, sont bien différents de cette garce. Mais n'y aurait-il pas à épurer — nos amis français le savent assez bien — du moins la conscience de certains et certaines fonctionnaires ?

Veillez, etc...

UN LECTEUR.

Le gérant : M. Bernier  
Imprimerie de « La Marseillaise »  
15, cours du Vieux-Port  
MARSEILLE

## AUX ACIERIES du Nord

J'ai fait aujourd'hui une visite aux Acieries du Nord, cet énorme creuset vers lequel toutes les locomotives sont dirigées pour ressortir, brillantes et remises à neuf, et rouler, de nouveau vrombissantes sur les routes de France.

C'est le nouveau directeur qui m'a reçu, l'usine étant réquisitionnée et épurée de sa clique de collaborationnistes. C'est un homme affable, simple, mais au parler net, précis, un homme qui connaît son métier de chef et de protecteur de tant de milliers d'ouvriers qui ont été placés sous sa direction.

Autrefois, me dit-il, les dirigeants se paçaient sous l'angle du plus de rendement pour un profit personnel. La qualité du travail en souffrait. Aujourd'hui que nous devons travailler d'une façon intensive pour le relèvement de la production, nous essayons d'obtenir un rendement meilleur de la volonté même de l'ouvrier. Celui-ci est conscient de l'utilité de son travail actuel, et y apporte la meilleure volonté. De notre côté, nous essayons d'adoucir la dureté de sa besogne. Il n'y a pas très longtemps, on exigeait de lui un véritable travail de forçat, maintenant tous les moyens techniques modernes sont mis à sa disposition pour le soulager. Pour le nettoyage, par exemple, vous pouvez voir le tunnel dans lequel les pièces sont introduites et récupérées par un système de jets de potasses, beaucoup mieux et moins dangereusement qu'on ne pouvait le faire à la main. C'est à nous à faire profiter l'être humain de l'apport des générations passées, apport dont nous sommes comptables envers les générations futures.

— Avez-vous ici beaucoup d'ouvriers immigrés ?  
— Il est arrivé des années où le pourcentage de l'immigration atteignait jusqu'à 80 %. Actuellement ce pourcentage a un peu diminué, mais il est malgré tout très important dans nos ateliers. Nous avons ici des Italiens, des Russes, des Arméniens, des Espagnols, etc...

— Quelle est ici la situation de ces ouvriers ?  
— Elle est exactement la même que celle des Français. Ils reçoivent le même salaire, sont employés à tous les postes. A leur entrée ici, nous sommes obligés de les employer comme manœuvres à cause de leur connaissance imparfaite de la langue, mais ils s'assimilent rapidement, et nous pouvons alors les adapter à leur métier personnel.

Il y a quelques années, nous avions édité des notes dans toutes les langues, qui leur étaient destinées, et qui leur permettaient de s'initier à la marche de la machine dont ils avaient la garde.

— Etes-vous contents de leur travail ici ?  
— Certainement. Les immigrés en général sont de très bons travailleurs, ils sont venus ici pour gagner leur vie, ou parce qu'ils y ont été appelés il y a plusieurs années. Ils sont restés. Certains sont ici chefs d'équipe, ou même contremaîtres.

— En général, la situation de l'ouvrier est-elle bonne ici ? Les Acieries du Nord avaient la réputation de payer très mal leur personnel ?  
— Je sais que la réputation de la maison est très mauvaise à ce point de vue, mais nous avons cherché dans la mesure du possible à augmenter les salaires. Nos moyens ne nous permettant pas de grandes libéralités, nous avons institué un système de prime qui permet d'intéresser l'ouvrier à son travail, et ceux qui font les travaux les plus pénibles ont été particulièrement avantagés.

— Avez-vous, ici, des écoles d'apprentissage ?  
— L'école va rouvrir ses portes jeudi. Elle dure trois ans. Nous avons l'intention de faire passer l'ouvrier par le cycle complet du travail. Première année, instruction générale, ensuite formation complète dans les différents métiers : ajustage, tour, soudure, forge, tuyauterie, etc... L'ouvrier sera ainsi apte à faire toutes les besognes. Nous souffrons actuellement de la façon dont l'apprentissage a été conçu ces dernières années, qui spécialisait par trop l'ouvrier dans une seule branche. Avec notre nouvelle méthode, l'ouvrier sera plus apte à travailler partout, mais évidemment cette méthode présente un inconvénient, c'est que l'ouvrier pourra plus facilement trouver une autre place quand il voudra nous quitter. C'est donc à nous à savoir les garder. Nous leur donnerons le goût de leur profession. Un ouvrier qui connaît bien son métier aime à bien exécuter son travail. Il contemple ses outils avec satisfaction, il se sent un rouage utile de la grande machine.

Dirigée par un chef de service, je vais visiter les ateliers. Un bruit assourdissant nous accueille dès l'entrée. La vie de l'usine bat son plein. Nous commençons par l'atelier de démontage : les locomotives entrent là et après une inspection, sont démontées pièce par pièce. C'est ce qu'on appelle le « levage ». Les pièces sont mises ensuite dans des bacs et repassent au potassage pour être réparties dans les divers ateliers de réparation.

Je m'approche d'un Italien, il est là depuis quatorze ans ; il va être nommé chef d'équipe, me dit-on. Un Russe, perché sur une énorme machine, m'adresse un salut, puis c'est un Arménien que nous rencontrons. Toutes les nationalités se sont unies ici dans la grande fraternité du travail.

Nous quittons l'atelier de démontage pour passer dans l'atelier de fabrication des pièces neuves. La même effervescence règne ici. C'est le domaine de l'ouvrier spécialisé, de celui qui, penché amoureux sur sa machine, surveille l'éclosion du petit rouage qui viendra apporter sa part à la construction de l'énorme édifice roulant.

Nous passons devant un bâtiment d'où sort un roulement continu. Ce sont les tubes des chaudières, me dit mon guide, qu'on introduit dans des tunnels et qui sont nettoyés automatiquement par un mouvement de rotation.

Nous arrivons dans l'atelier de chaudronnerie, où les chaudières sont démontées après expertise, pour le remplacement des parties usagées. Les ouvriers sont juchés sur des ponts automatiques, et des portiques soutiennent leurs instruments de travail qui sont particulièrement pesants.

Tous les rouages sont réunis ensuite dans l'atelier de montage. Chaque section de l'atelier des réparations correspond à une section équivalente de l'atelier de montage, et ainsi, petit à petit, la locomotive, mise sur roues, prend vie.

Après finition, elle sera soumise à l'essai, et passe à la peinture, d'où elle partira vers les gares de Marseille.

Nelly BARBIER.

## Les volontaires et A. C. Arméniens ont honoré la mémoire de leurs morts des deux guerres

L'Amicale des Volontaires et A. C. Arméniens dans l'Armée française faisait célébrer dimanche, en l'église du Prado un service solennel de Requiem à la mémoire des morts des deux guerres. Elle avait eu la touchante pensée d'y associer les F.F.I. tombés pour la Libération.

Après la messe, à laquelle assistaient les représentants des autorités civiles et militaires françaises eut lieu dans la cour de l'église, en présence d'une foule nombreuse, la levée des couleurs.

Puis, M. Tkian, président d'honneur de l'Amicale, ancien combattant des Dardanelles et ancien officier, chef de la Légion arménienne, ayant combattu en Syrie, salua les représentants du Commissaire régional de la République, du préfet, de l'amiral, du général, le général Guyot de l'aviation, de la « Marseillaise » et du Front National. Il fit un bref historique des liens qui unissent les Arméniens à la France et affirma leur indéfectible attachement au pays, qui est devenu le leur par le sang qu'ils ont versé pour sa libération, et dont ils espèrent de toutes leurs forces être reconnus comme les enfants.

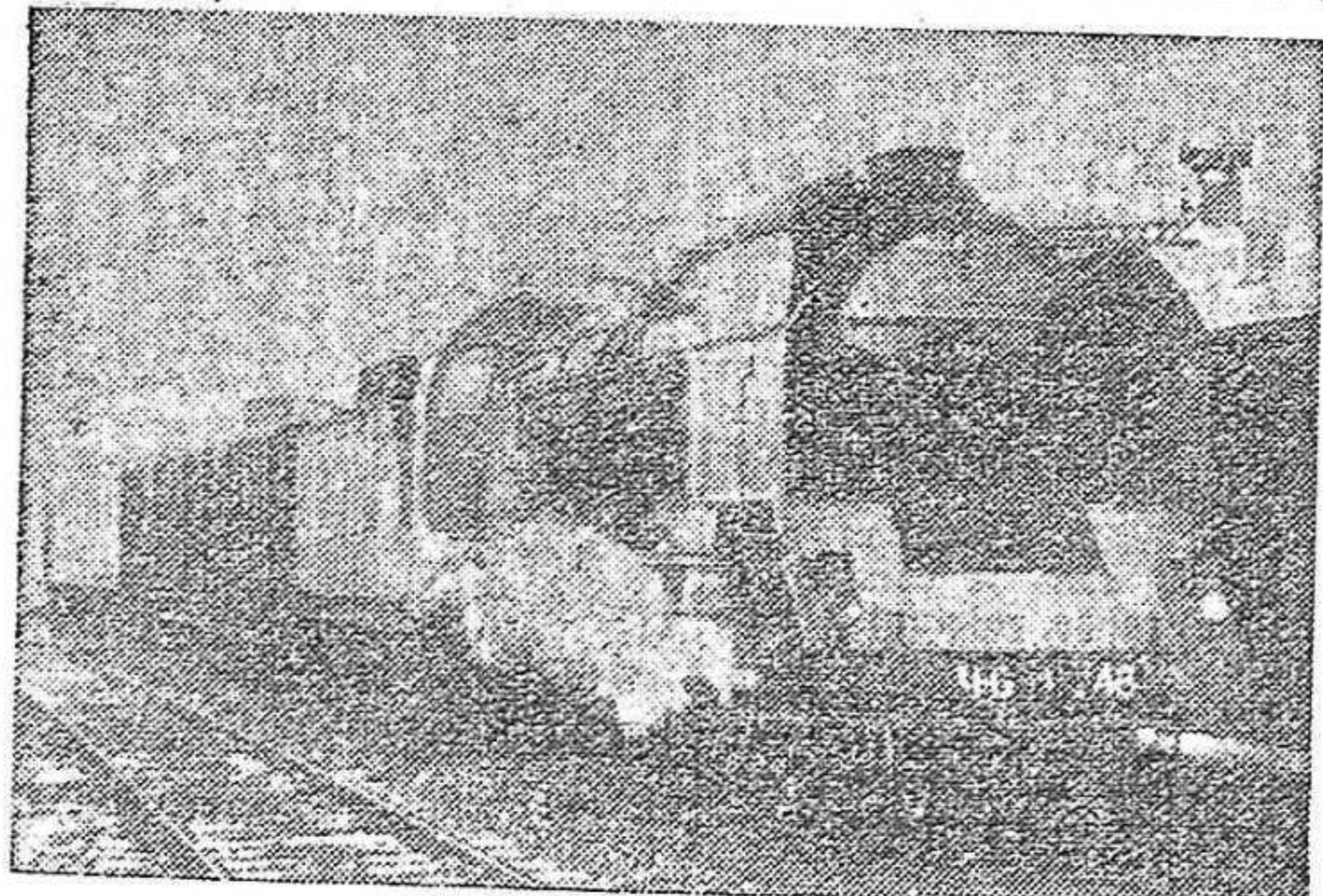
La musique des Zouaves prêtait son concours à cette cérémonie dont on ne saurait trop souligner le caractère de grandeur.

## A nos lecteurs

Le « Centre d'Action et de Défense des Immigrés » qui a son siège central à Paris, vient d'éditer son organe « Unir ». Nous recommandons vivement sa lecture à tous les immigrés.

## ASSOCIATION FRANCE - U. R. S. S.

Dimanche 5 novembre à 9 heures, salle de l'Odéon, commémoration solennelle du 27<sup>me</sup> anniversaire de l'U. R. S. S.



## IMMIGRÉS

Ce journal que depuis plus d'un mois vous achetez chaque semaine, est devenu votre journal.

Il est le seul à bien vous connaître, lui seul sait vos difficultés d'immigré ; vos problèmes particuliers, vos vœux d'hommes libres et courageux.

Il sait comment vous êtes battus contre les Allemands et comment vous vous battez encore.

Petit à petit, vous vous êtes attachés à la « Tribune ». Vous l'attendez le samedi et vous savez que vous y trouverez toujours, de quelque nationalité que vous soyez, un mot pour vous, un article consacré à votre pays ou à vos frères, une note traitant justement de la question qui vous intéresse particulièrement en ce moment.

Vous savez aussi que nous sommes toujours là, toujours prêts à représenter vos intérêts et à les défendre devant le peuple français et ses représentants.

Vos difficultés sont les nôtres puisque tous nous faisons partie de la grande famille des immigrés et c'est pour cela que mieux que quiconque, nous vous comprenons.

Mais avez-vous songé à nos difficultés à nous et, en particulier, à nos difficultés financières ?

Nous voulons que votre journal soit toujours plus intéressant, mieux documenté, plus agréable à lire.

Il faut que vous nous aidiez dans notre tâche et que vous le fassiez plus efficacement. La « Tribune de l'Immigration » tient à votre disposition des listes de souscriptions.

Que chacun de vous ait à cœur d'apporter sa part dans la grande collecte à laquelle tous les immigrés doivent participer.

N'oubliez pas qu'en nous aidant, c'est vous que vous défendez !

## La colonie hellénique de Marseille fête la libération de sa Patrie

Dimanche dernier, la colonie grecque de Marseille a fêté la libération de sa mère-patrie. Les autorités militaires et civiles françaises et alliées étaient présentes. Y assistaient également les officiers et soldats greco-américains, et des représentants des combattants grecs en Albanie. Une Doxologie (Te Deum) a été célébrée par l'archimandrite Sophronios qui a souhaité soigneusement la réussite de la libération complète de la France et la victoire définitive des Alliés. Dans ses ferventes prières, il a évoqué tous les martyrs et victimes de la barbarie fasciste ainsi que la lutte glorieuse de l'armée et du peuple grecs.

Auparavant, dans une courte allocution en langue française, M. Clocanas a commémoré les faits d'armes et les souffrances horribles du peuple grec qui a été à l'avant-garde du combat pour la liberté et l'humanité. M. Clocanas a particulièrement souligné le rôle du général Plastiras qui, appelé par Hitler à jouer le rôle d'un Pétain de la Grèce, avait courageusement refusé. Dans la suite, ce général a été à la tête du mouvement de libération en Grèce. Energique, le général Plastiras, devenu l'épurateur de la Grèce n'a pas hésité à faire passer par les armes cinq ministres et un généralissime collaborateurs ; il est aujourd'hui le symbole de la Résistance et de la libération du peuple et du sol de la Grèce.

## Souffrances des Grecs de Marseille sous l'occupation allemande

Lorsque le quartier du Vieux-Port fut évacué, environ 600 Grecs ou Français d'origine grecque furent transportés à Fréjus, et de là à Compiègne. Quelques-uns sont morts en route ou à Compiègne même. Ces hommes étaient des orthodoxes ou des israélites ; il y avait des médecins, des commerçants, des ouvriers, des ménagers, et même des enfants parmi eux. Evidemment, beaucoup de Grecs furent envoyés en Allemagne comme travailleurs « libres » 40 hommes ou ouvriers, en grande partie du Vieux-Port, ont été transférés, sans l'ombre d'un motif, dans le sinistre camp d'Oranienburg, près de Berlin. Les israélites furent envoyés en Slesie ou en Pologne. On n'en a jamais eu de nouvelles. Même un enfant de 7 ans, le petit Georges Eskenasi, a été arrêté par la Milice de Vichy, en décembre dernier. Depuis, ses parents sont sans nouvelles de ce petit.

Si « le pain dur de l'exil » est vraiment amer pour le banni lui-même, la nourriture spirituelle qu'il exporte dans le pays qui lui sera hospitalier, peut être douce et avantageuse pour les habitants du pays, qui est devenu sa patrie d'adoption. Très souvent, en effet, les émigrations et les immigrations ont élargi et amplifié des courants littéraires, philosophiques et scientifiques.

Ainsi les Grecs qui, après la conquête de Constantinople ont envahi en grand nombre les différents Etats de l'Italie moyenâgeuse, y ont apporté la connaissance et l'étude des anciens classiques de leur patrie, et il en est résulté la poussée du mouvement de la Renaissance qui a décidé l'aube des temps modernes, après que des savants arabes avaient déjà transmis à l'Occident l'héritage d'Aristote.

Les émigrations d'écrivains français, de Clément Marot au delà de Victor Hugo, de Jules Vallès et de tant d'autres jusqu'à nos jours, ont grandement contribué au rayonnement de la pensée et de la poésie françaises dans leur pays d'asile et à l'éclatement de travaux analogues dans ces pays.

L'émigré Albert de Chamisso qui a écrit en allemand — comme plus tard le Polonais Conrad a écrit en anglais — a enrichi la littérature allemande de pièces émouvantes qui sont devenues et restées populaires. Mickiewicz, Polonais, professeur au Collège de France, a fait progresser les études slaves à Paris. On peut parler d'une véritable tradition : des siècles ont passé depuis que l'Écosais Duns aussi bien que l'Allemand Albertus Magnus — qui a donné son nom à la place Maubert — enseignaient à la Sorbonne et le grand Thomas était venu de Fita-lieune Aquino. Le passage du fugitif Dante à Paris était aussi peu inefficace que celui de Loyola. L'École scolastique avait alors son centre à Paris, mais ce centre aspirait continuellement les forces créatrices de tous les pays. Dans un éternel flux et reflux, la culture, en attirant aussi bien qu'en se répandant, devenait générale. Ce sont des immigrés surtout, des émigrés qui s'étaient exilés volontairement et des réfugiés politiques, qui ont accompli cette grande œuvre humaine de la généralisation de la culture.

Il était une fois un garçon né et élevé à Genève qui a émigré en France. Genève n'est pas très éloigné de la France géographiquement, mais son climat spirituel est bien différent de celui des régions françaises avoisinantes. Le garçon en question était bien Genevois. Il a été éduqué dans la confession protestante que l'émigré français Calvin avait rendue dominante et même fait dominante à Genève ; plus tard, en s'assimilant au climat français, il s'est, très facilement, converti au catholicisme, il a d'ailleurs gardé de ses origines calvinistes et genevoises une inquiétude morale et une mobilité du sentiment, un excès de sensibilité qui étaient destinés à faire école et à former une philosophie entière en France, et des générations de littérateurs et de philosophes en France et, à travers son école française, dans le monde entier.

Mais personne, dans le monde entier, n'a pris l'influence gigantesque et pour ainsi dire unique de cet homme pour une influence genevoise, ou plus généralement suisse ; elle a été, pour tous, un fruit inimaginablement riche, utile et fécond de la pensée française, de la littérature française.

Parce que l'écrivain en question avait, jeune et même très jeune encore, délibérément quitté la Suisse où il n'était pas à son aise, et après des séjours, des balades, des vagabondages à travers la Savoie et le Piémont, il s'était fixé en France. Avant, en tant qu'originnaire de la Suisse de l'ouest, le français comme sa langue propre, il y a fait non seulement de la musique — qui, d'ailleurs, a rencontré le succès — mais, de la littérature. Dès le premier coup, il gagna un prix alloué par l'Académie de Dijon, et la célébrité, française d'abord, européenne et mondiale très tôt après. Sa gloire fut incontestée lorsqu'à ses premières œuvres critiques succédèrent une œuvre constructive — qui devait devenir la base non seulement de toutes les discussions politiques en France et en Europe, mais aussi de toutes les constructions politiques et sociales du siècle à venir — et des romans : l'un, inauguration de toute la littérature de sensibilité et de sentimentalisme, amenant finalement, avec les autres

idées de l'auteur en question, le romantisme en Europe, et l'autre, la première grande ébauche d'une éducation moderne.

Ce deuxième roman causa de si sérieux déboires au novateur audacieux qu'était l'écrivain en question, qu'il fut forcé de jurer ce pays français qui était devenu le sien par sa pensée et son travail, qu'il dut s'exiler. Car tel était la complexité de la situation acquise par lui dans les lettres françaises, telle son appartenance au climat spirituel de la France d'alors, que cet immigré en France émigré maintenant en France, paradoxalement en rentrant dans son pays d'origine, en Suisse. Il ne sut plus s'y adapter. Il fit, l'éternel émigré, un séjour en Angleterre, et il revint en France, le pays qui lui avait donné la gloire et dont il avait démesurément augmenté la gloire et le resplendissement, pour y écrire encore, avant d'y mourir, cette grande œuvre des « Confessions », modèle inévitable de toute autobiographie et qui toujours sera considérée comme un des sommets de ce que en créations littéraires la France a donné au monde.

Car il ne reste plus rien à dire que cela : l'œuvre constructive qui, directement et par le truchement de la Grande Révolution, a formé et donné un siècle de pensée politique en Europe, est intitulé « Le Contrat social » et l'écrivain en question, ce « classique » français qui était Suisse d'origine et qui avait immigré en France, qui a été un immigré, entre beaucoup d'immigrés, est Jean-Jacques Rousseau.

Roger LEVALLANT.

**T**OUSSAINT, journée des morts où la grise lumière étend un deuil limpide sur toutes choses et donne une sensation de recueillement et de douce mélancolie à la vie.

Toussaint, journée des Morts, où nos cœurs se resserrent et où notre pensée s'évade à la recherche de ce qui n'est plus, afin de le saisir une dernière fois avant que le souvenir ne l'isole et ne l'oublie.

Journée lugubre, où l'avenir interrompt sa course et où le passé devient le plus fort, ramenant tout ce que nous croyions avoir perdu et où chaque minute est un pas en arrière nous attirant fortement vers hier, alors que nous essayons de vivre et de prévoir.

J'ai suivi le cortège lentement, tristement. Chaque pas que je faisais ramenait à moi des amis qui savaient rire, qui ont su lutter et vaincre.

Ils nous sont tous également chers et nous les accueillons avec le même amour quels qu'ils soient, d'où qu'ils viennent.

Ils avaient acquis leur vie

dans des pays multiples. Pour la conserver, ils étaient venus en France. Cette vie, ils l'ont offerte à la France parce que sa liberté était en danger.

Ils avaient prononcé leurs premiers mots dans un langage chantant ou les avaient construits avec des sons durs. Ils ont appris à dire : courage et oser dans la langue française. Ce qu'ils avaient appris, ils l'ont retenu et ils l'ont appliqué.

Dans la mort, leur personnalité se sont associées et des différences nationales se sont effacées.

Dans la mort, leur accent a diminué et une même compréhension englobe les Français et les Immigrés.

Dans la mort, tout est identique, pour tous. On ne demande plus : où es-tu né ? Mais la même question trace un lien indestructible : qu'as-tu fait dans la lutte pour la vie ? Et les mains qu'ils cherchaient vivants pour les unir, ils les ont trouvées du fond des charniers et des campagnes. Elles ne se sépareront plus et pour toujours leur accolade symbolisera l'idéal qu'ils ont vainement cherché

dans leur vie et qu'ils ont atteint, sans peine, dans la mort.

Cette union profonde qu'ils proclament comme leur, pourquoi attendre le méfait des balles ou des tortures pour la réaliser ?

Le canon tonne durement là-bas dans les campagnes où l'herbe roussie trace le plan des batailles.

Et des milliers de jeunes s'enfoncent dans les tourbillons de fumée acre, mêlés dans le même courage et dans la volonté unie de vaincre.

Nous devons protéger leur vie en empêchant l'ennemi de nous diviser, de nous désunir.

Nous devons chasser au loin ces divergences superficielles qui s'étendent entre nous comme une vapeur créée par l'Allemand. Elle ne nous empêche pas de voir, mais ne nous permet pas de nous discerner et de nous comprendre.

L'Hitlérien n'a pas réussi à briser leurs corps morts. Il ne doit pas plus parvenir à heurter les vivants.

Et ce bloc invincible et puissant que leur cadavre offre contre l'ennemi nous le constituerons pour que l'ennemi ne puisse pas aveugler les vivants.

Le clairon sonne doucement. Et nous inclinons la tête pendant que les notes s'étalent dans le cimetière.

Mais des accents vengeurs retentissent, tandis que nos morts semblent tendre leurs bras pour appeler au combat.

Les têtes se redressent, les cœurs battent plus vite. Les larmes se sèchent et les poings se crispent.

Tous ceux qui sont là, martyrisés, fusillés, déportés, réclament la vengeance.

Tous ceux qui sont là, pitoyables mais fiers montrent le seul chemin à suivre : la lutte.

Côte à côte, les Français et les Immigrés se groupent, se comptent et s'aperçoivent qu'ils sont une infinité.

C'est une Armée immense qui se forme pour abattre celui qui a voulu faire du monde un cimetière de vivants.

JEAN.

## Diviser pour régner

Est le troisième film de la série « Pourquoi nous combattons ». Il montre l'Allemagne hitlérienne à l'assaut des puissances occidentales. C'est la campagne contre le Danemark et la Norvège, suivie de l'envahissement de la Hollande, de la Belgique et de la France.

C'est la défaite, la débâcle, les erreurs, les fautes, la trahison de la 5e colonne, un matériel de guerre supérieur, une nouvelle stratégie hardie ont vaincu. La France est par terre. L'Angleterre est isolée. L'assaut final contre l'île peut être donné. La botte allemande passe partout. L'Allemagne hitlérienne est à l'apogée de sa puissance, ses armées semblent invincibles.

Ici se termine le film. Il montre à nouveau la guerre dans toute son horreur comme les Allemands la pratiquent. Il montre la faiblesse militaire des Anglo-Français. Mais on est tenté de trouver naïves les plaintes sur la non compréhension que l'Angleterre et la France trouvent alors chez les petits Etats.

Cette attitude était la conséquence de la politique néfaste de Munich et l'angoisse du plus fort qu'était l'Allemagne hitlérienne.

Comme les deux précédents, ce film est intéressant à voir. Il montre les cauchemars du peuple français d'hier. C'est volontiers qu'on aime à voir, à la fin, les actualités qui montrent encore l'armée allemande sur le chemin du retour, battue, défaite. Alors, on respire.

Richard LUCAS.

# LE PROCÈS DES 23

En août 1943, le général de division von Sothemburg fut tué à Paris, à l'angle des rues Paul Doumer et Nicole. C'est là que ce chef des occupants, un des responsables des fusillades d'otages, passait chaque matin, superbe et plastronnant, en se rendant, après sa promenade matinale au Bois de Boulogne, à son quartier général du commandement du Grand-Paris, rue de Bivoli.

Le Comité Militaire National l'avait condamné à mort. L'exécution fut longuement et minutieusement préparée. La voiture du général, une somptueuse auto découverte, devait passer vers dix heures et demi, et elle devait ralentir pour contourner l'angle. Trois hommes l'attendent. Deux protègent l'action, le troisième imperturbable, s'avance, mesure, vise, et jette la grenade. Les quatre occupants de la voiture, qui échoue contre un bec de gaz, sont tués net.

En octobre 1943, le chef de la main-d'œuvre française en Allemagne, Julius Ritter, remplaçant en France du maître du marché d'esclaves moderne, Gauleiter Sauckel (marché où l'on prend les esclaves à très peu de frais) est tué par la même « équipe spéciale » du Comité Militaire National. Le dispositif était le même que celui de l'exécution du général : deux hommes, Raymann (dont le nom de guerre était Michel) et Fontano (nom de guerre : Paul) ont fonctionné comme protecteurs de l'action, tandis qu'Alfonso (Pierrot), lieutenant de l'armée républicaine espagnole, et tireur réputé, était chargé des deux coups qui, en effet tuèrent le pourvoyeur du travail forcé et son chauffeur. L'un d'eux était posté à cinquante pas de l'angle de la rue des Réservoirs et de la rue Pétrarque où l'exécution devait avoir lieu (là aussi, l'auto, privée du conducteur, bute contre un mur). L'autre à cent pas, pour protéger une éventuelle retraite.

Une retraite improbable, car si les nazis appelaient ces exécutions de « lâches assassinats », ils savaient bien combien ils avaient tort : qu'il était petit, qu'il était minime, l'espoir des exécutants d'échapper à l'arrestation, aux tortures, à une mort qu'on voulait atroce et humiliante.

En effet, les trois justiciers, avec toute l'équipe spéciale, et avec son grand chef Manouchian, ont été pris, jugés, et exécutés à leur tour. C'était le procès des 23 qu'on ne doit pas oublier et sur lequel il faut savoir la vérité entière.

Il n'est plus utile aujourd'hui d'affirmer que ces hommes cou-

rageux et animés du plus bel esprit de sacrifice, n'ont pas été des « bandits ». Leurs soi-disant juges les nommaient ainsi, sachant qu'ils mentaient, mais le peuple français ne l'a pas cru au plus fort de la propagande nazie effrénée, à plus forte raison il n'en croit rien aujourd'hui. Il sait que ces hommes qui ont sacrifié leur vie — après avoir sacrifié même, peut-être, leur horreur des tueries, parce qu'ils n'étaient pas des tueurs professionnels dans le genre des SS et de la Milice — à la France, à la liberté et à l'antifascisme, ont été des purs idéalistes et des héros.

Il arriva quelque chose d'extrêmement curieux. Depuis longtemps, les occupants avaient renoncé à ces « avis » par lesquels ils avaient accoutumé, auparavant, d'annoncer l'exécution des patriotes, pour les remplacer par la méthode plus simple et moins provocante des charniers provisoirement clandestins. Ce n'est que ces 23 qu'ils exposèrent à la lumière crue d'un procès à grand spectacle. Pourquoi ? Parce que 21 parmi eux (on avait ajouté deux Français pour la bonne bouche) étaient des « étrangers ».

D'abord, il faut savoir qu'ils détenaient beaucoup plus de prisonniers impliqués à cette affaire, ou à y impliquer, que ces 23 ; il ne sortaient que ces 23 à la lumière de ce procès particulier. Ils voulaient faire croire au peuple français que ceux qu'il considérait à juste titre comme des patriotes, n'étaient même pas

## UNE JUSTICE

La commission de justice du C.N.R. avait protesté contre l'expulsion d'immigrés « qui coopèrent à la résistance française ».

En réponse à cette protestation le ministre de l'Intérieur a promis non seulement que le cas des étrangers sera désormais étudié en tenant compte de leur position dans la lutte contre le régime de Vichy, mais aussi que la réglementation périmée sera révisée dans ce sens par une commission où le C.N.R. sera invité à se faire représenter.

C'est, en somme, un pas important vers ce statut des immigrés tant désiré ; ce statut auquel les immigrés ont réellement droit. Dans ce dialogue entre le C.N.R. et le ministre, il a été dit expressément « L'ami qui a lutté les armes à la main contre le même ennemi aura les égards particuliers auxquels il a droit. »

Le ministre s'honore en le constatant, comme le C.N.R. s'est grandement honoré en défendant ce point de vue et les ayants-droit. Nous, les immigrés, ne nous humilions pas en leur disant : « Merci ».

## LA TCHÉCOSLOVAQUIE

Le 18 octobre, le Comité Régional Tchécoslovaque de Libération Nationale a organisé une soirée musicale à l'occasion de la fête nationale tchécoslovaque.

Nous en avons profité pour voir deux de ses représentants qui ont bien voulu répondre à nos questions :

— Après la défaite de 1940, beaucoup de Tchécoslovaques sont partis en Angleterre et en Amérique.

— Y en a-t-il beaucoup en France en ce moment ?

— Oui, car Vichy avait empêché une évacuation complète de crainte qu'ils ne rejoignent notre armée qui s'est formée en Angleterre. Actuellement les autorités françaises nous ont assurés qu'il y en avait environ 18.000 dans la zone nord et 9.000 dans le midi de la France. Dans le midi on les trouve surtout dans les départements de la Dordogne, Lot-et-Garonne, Haute-Garonne et Cher, etc... où ils sont métayers et ouvriers agricoles, car les Tchécoslovaques ouvriers travaillent comme mineurs (il y en a par exemple à Gardanne) et dans les sucreries du nord. Cette colonie tchécoslovaque constitue actuellement un grand souci pour nous. La plupart des hommes faisaient partie de l'armée tchécoslovaque qui, en 1940 a combattu en France.

— Pendant l'occupation ils ont lutté contre les Allemands. Les maquis (démobilisés actuellement, nous n'avons pas les moyens financiers pour les soutenir).

— Quels sont les rapports de la Tchécoslovaquie avec ses voisins ?

« Une politique bien définie, et depuis longtemps de bon voisinage. C'est la politique de notre président Bénéš. C'est la Tchécoslovaquie qui d'accord avec la Yougoslavie et la Roumanie avaient formé la Petite Entente dont les portes restaient ouvertes à tous les Etats du bassin danubien. Le président Bénéš a toujours mené une politique conséquente de paix basée sur la sécurité collective. Actuellement la Tchécoslovaquie est en termes de bonne amitié avec tous les Etats démocrates. Nos relations avec l'Union Soviétique qui ont été constamment cordiales ont été même fixées récemment dans un pacte de 20 ans calqué sur le pacte anglo-russe.

— Vous n'avez donc pas peur qu'un tel pacte porte préjudice au gouvernement tchécoslovaque dans le pays parce que la propagande allemande brandira le spectre du bolchevisme ?

— Pas du tout. Vos Vichyssois ont eu beau dire que l'occupation allemande valait mieux que le bolchevisme ; cela n'a pas pris. Le peuple tchécoslovaque n'a pas peur du communisme car il sait distinguer : notre politique extérieure doit s'allier avec l'Union Soviétique parce que celle-ci seule, est en mesure de nous défendre. Mais ceci, ne touche nullement notre régime extérieur. C'est notre peuple qui le choisit en toute liberté comme on a l'habitude de le faire dans une démocratie.

— Et vos rapports avec la Pologne qui, en 1938, a dépecé la Tchécoslovaquie et avec la Hongrie qui a fait de même en 1939 ?

« Depuis 1941 nous avons un pacte d'amitié avec la Pologne. Concernant la Hongrie, nous pensons qu'après cette guerre, ce voisin deviendra une démocratie avec laquelle nous n'aurons pas de peine à nous entendre ; car nos deux pays sont faits pour collaborer. La Hongrie, pays agricole et exportateur de blé, pourrait nous livrer des céréales nécessaires à notre consommation tandis que nous pourrions y exporter nos produits industriels. Si cela n'avait pas été possible avant cette guerre, c'est parce que la Hongrie était révisionniste. Depuis 1929, année où la Tchécoslovaquie a fait une réforme agraire qui partageait les grandes propriétés des hobereaux eux-mêmes, se prononçant davantage contre notre pays.

— Après cette guerre, le territoire tchécoslovaque enfin libéré,

ne craignez-vous pas alors de difficultés avec les minorités telles que les Sudètes ?

— D'abord la Tchécoslovaquie, en tant que démocratie, donnera à tous les peuples la possibilité de se prononcer librement sur leurs volontés. Puis, tous nos peuples ont connu l'oppression allemande. Cela les a rapprochés les uns des autres. Les Sudètes, du point de vue territorial, n'ont jamais appartenu à l'Allemagne. Avec eux nous avons fait déjà de curieuses expériences qui en disent long sur le changement de mentalité depuis la guerre. Ainsi des Sudètes sont venus au maquis français se disant Tchèques, ou ils ont combattu depuis deux ans. Ils revendiquaient donc notre nationalité en niant la nationalité allemande.

— En même temps que votre fête nationale vous avez fêté la libération de la Ruthénie ? Quelle est la situation en Tchécoslovaquie du point de vue militaire ?

— Il y a toujours eu de la résistance contre les envahisseurs allemands. Ainsi en 1942, monsieur Elias, premier ministre, et Klappa, maire de Prague, ont été fusillés par Hitler pour avoir assisté les familles des résistants. Il y a eu du sabotage surtout chez Skoda.

« Il y eut l'exécution du chef de la Gestapo Heyderich. Celle-ci fut faite par un officier parachuté qui avait servi dans l'armée tchécoslovaque en France. Depuis ce temps il y a des maquis chez nous. Surtout dans les régions montagneuses au sud de la Bohême et vers la frontière autrichienne. Actuellement nos maquis signalent une grosse affluente d'ouvriers étrangers que les Allemands ont transférés dans notre pays. A part cela une armée tchécoslovaque, sous le commandement du colonel Svoboda, combat avec l'Armée Rouge. Elle a participé à la libération de la Ruthénie ou plus exactement de la Russie subcarpathique. Mais nos maquis y ont également leur part de gloire. Par la destruction des moyens de communication allemands, ils ont contribué à cette victoire.

« En Slovaquie d'autres groupes d'armées se battent contre les Allemands autour de Banska Bystrica. Elles sont commandées par des officiers de l'armée slovaque que les hitlériens avaient entraînés et dotés de matériels pour les utiliser contre l'Armée Rouge. Vous voyez le peuple tchécoslovaque fait de grands efforts pour la libération de notre territoire et la défaite définitive de l'Allemagne hitlérienne. »

Charles MONNET.

## OU VA L'ALLEMAGNE ?

La levée en masse annoncée par Hitler s'accomplit suivant le mot d'ordre officiel « Aufstand des Volkes », « soulèvement du peuple ».

Le peuple allemand doit se soulever ! Non pas, cependant, contre les oppresseurs fascistes, mais pour défendre la puissance de ses bourreaux qui est en train de s'écrouler.

Pour que personne ne s'y trompe, le « bourreau en chef » Himmler fut chargé de la direction du « soulèvement » commandé d'en haut.

C'est l'ironie la plus sanglante de l'histoire mondiale que le régime le moins démocratique nous offre en spectacle avant son écroulement.

Ceux qui dédaignent le peuple l'appellent à leur sauvetage ! Des assassins appellent à la miséricorde des familles de leurs victimes sauvagement assassinées !

Le peuple allemand dont un sur deux était dans un camp de concentration ou dans une prison, ses inaptes et ses infirmes, ses femmes et ses enfants, doivent gagner maintenant la guerre pour Hitler.

Ce que les forts, les armées de Hitler n'ont pas réussi au cours des cinq années passées, les faibles doivent l'obtenir en quelques mois.

Le sacrifice du peuple, la transformation de leur propre pays en un seul champ de bataille — pour prolonger encore un peu le dernier délai de leur existence maudite — voilà le sens du recours au peuple des nazis.

Le peuple les suivra-t-il ?

## Vers l'union des Peuples Balkaniques

Depuis Stalingrad, les Armées de l'Union Soviétique ont repoussé en 20 mois de batailles gigantesques, les hordes hitlériennes, sur une distance de 1.800 km. Cette poussée formidable ne s'est pas effectuée sans provoquer des secousses sérieuses, voire la décomposition du bloc fasciste en Europe.

Les pays balkaniques comme la Grèce et la Yougoslavie, occupés par les armées allemandes au zénith de leur puissance ou, comme la Roumanie et la Bulgarie englobées dans l'axe, sont maintenant presque entièrement libérés de l'emprise de l'impérialisme nazi.

L'Armée rouge a permis aux forces démocratiques de la Roumanie, de se débarrasser des hitlériens et de rejoindre les combattants de la liberté du front démocratique mondial. L'armistice entre les Nations Unies et les Roumains qui est d'une clémence extraordinaire pour l'ancien allié de l'axe, a permis à celui-ci de récupérer même la Transylvanie.

La Bulgarie, qui vient à son tour de signer l'armistice n'a pas attendu sa conclusion pour choisir son parti. Elle continue déjà son chemin à côté des Alliés après s'être débarrassée de sa clique fasciste et des envahisseurs allemands.

La Yougoslavie n'a jamais cessé de combattre l'Armée hitlérienne. Ecrasée, asservie, coupée en deux, pillée, elle a montré au monde ce qu'un peuple libre peut accomplir, quand il est guidé par un chef de l'envergure du maréchal Tito, qui a su unir les peuples de son pays dans la guerre contre les envahisseurs.

La Grèce, attaquée par l'Italie de Mussolini a battu et chassé de son territoire l'ennemi. Ecrasée par la force brutale des armées allemandes, elle a finalement succombé. Mais jamais, son peuple, épris de liberté, ne s'est plié devant les occupants germano-italiens et bulgares.

L'Albanie, première victime de l'oppression fasciste, fut la porte d'invasion dans les Balkans. Elle est à la veille de sa libération complète des fascistes.

En peu de mois, le visage des Balkans a changé du tout au tout. Les oppresseurs fascistes sont chassés. L'Armée Tito, les armées roumaines et bulgares, les formations de combat grecques et albanaises

chassent et poursuivent les troupes allemandes comme allées et en collaboration étroite avec l'Armée Rouge.

Une fois la guerre finie, ces peuples sauront-ils tirer la leçon de la récente histoire balkanique ? De leur histoire tout court, si féconde en divisions et guerres ? Divisés, ravagés par des guerres fratricides de brigandages mutuels, les Etats balkaniques ont été le champ de bataille pour les visées impérialistes des grandes puissances européennes. Ils ont été condamnés à subordonner leur liberté d'action aux jeux politiques de ces Etats. La division a régné entre eux. C'est elle qui les a fait se plier aux exigences d'une Autriche-Hongrie ; d'une Russie tsariste, d'une Italie mussolinienne et d'une Allemagne hitlérienne. Cette division a été la mort de toute indépendance des peuples balkaniques.

L'enseignement historique des événements récents, les réalités géographiques et économiques, invitent ces peuples à une étroite solidarité et à une collaboration constante.

Dans les rangs de l'Armée Tito, les représentants de tous les peuples balkaniques combattent depuis de longs mois l'opresseur commun. Sans attendre une aide quelconque, Tito a organisé le combat dans les heures les plus sombres pour son pays. Il a réussi à grouper toutes les forces nationales sans distinction idéologique, religieuse, raciale ou nationale. Dans une levée formidable de ses forces patriotiques, il a organisé la lutte fraternelle des Serbes et Croates, des Bulgares et Grecs, des Slovaques et Macédoniens, des Albanais, Hongrois.

Cette unité fraternelle a eu ses résultats sur les champs de bataille. Elle a influencé l'idéologie de ces combattants. Aussi, le maréchal Tito est-il devenu aujourd'hui le symbole de l'unité balkanique. La fraternité d'armes au sein de ses formations sera-t-elle donc le noyau d'une future organisation liant toutes les nationalités balkaniques ?

Aujourd'hui, la jeunesse des Balkans discute avec ferveur le futur statut des Balkans. Eprise de liberté et de progrès, elle combat l'asservissement et promeut l'indépendance des nations si nécessaire à l'émulation de leur génie et de tout progrès.

Les malheurs et les souffrances des peuples balkaniques durant cette guerre doivent aboutir, non pas à une entente éphémère, mais à une organisation forte et résistante, à une organisation libérale, représentative, démocratique : à un Etat fédéraliste.

Une fédération des Etats balkaniques est le but. Elle aurait à dégager l'intérêt commun de l'ensemble de ces peuples, de l'intérêt particulier de chaque nation ou chaque groupe de nations qui conserveront la libre administration de leurs intérêts propres.

Au sein de ce cadre, une fédération balkanique pourrait trouver la solution des difficultés politiques et économiques séculaires de chacun de ses membres. Ceux-ci y trouveraient en outre les assurances de sécurité collective et de prospérité ainsi que l'arbitrage équitable et permanent des différends souvent inévitables entre Etats voisins à la population mixte. L'Europe et le monde y gagneraient la pacification d'un foyer de guerres séculaires.

Ainsi, les criminels de guerre allemands auraient obtenu par leurs forfaits inexplicables, ce résultat historique inattendu : l'Union des peuples balkaniques tenus des siècles dans une hostilité mortelle, les uns contre les autres. Un pas en avant serait fait dans l'organisation de l'Europe d'après-guerre.

Maurice PASQUIER.

## 7 Novembre 1917

### Un anniversaire

C'est dans une atmosphère de victoire sur la barbarie nazie et de fraternité avec les armées alliées que l'Union Soviétique fêtera son 27<sup>e</sup> anniversaire.

La plus sanginaire, la plus barbare, la plus réactionnaire de toutes les formes de gouvernement approche de sa fin ; abattue par les coups des trois grands pays : l'Angleterre et ses grandes ressources de matières premières, l'Amérique et sa géante industrie et la jeune Union Soviétique, pays de la fraternisation des peuples dans le combat et la production.

L'U. R. S. S. naquit dans la nuit du 7 novembre 1917 par une insurrection populaire contre les dernières traces de l'oppression tsariste, sous ainée de l'oppression hitlérienne.

Combien dures furent les difficultés à vaincre pour la reconstruction économique d'un pays appauvri par la guerre, par la soif des trusts et des grands propriétaires terriens, par le sabotage organisé à l'intérieur et à l'extérieur.

Et ces difficultés furent vaincues grâce au génie de ses chefs, à la force de son armée qui a porté son drapeau victorieux sur le sol de la vieille Europe.

La Roumanie, la Tchécoslovaquie, la Finlande, la Bulgarie, tous les petits Etats reconnaissent aujourd'hui le caractère libérateur de l'avance de l'armée rouge.

Les conditions de la paix offertes aux anciens satellites d'Hitler par leurs vainqueurs sont triquées dans l'histoire des guerres. Il offrait la liberté et l'indépendance de leur pays et apportait avec lui l'espérance d'une paix durable et d'une collaboration étroite et sincère dans la construction de l'Europe de demain.

Le Premier britannique Churchill, le président Roosevelt, le général de Gaulle ne perdent aucune occasion de célébrer leur amitié et leur admiration pour le maréchal Staline : un des premiers forgerons du 7 novembre 1917.

Collaborateur de Lénine, la personne du maréchal Staline est étroitement liée à la constitution de l'U. R. S. S.

Dans ce 7 novembre 1944, sur tout le territoire libéré, les peuples de l'Union Soviétique renforcent leur effort de guerre pour exterminer le nazisme. Les vaillants Stakanovistes dans les usines, les infatigables Kolkhoziens dans les campagnes, soldats héroïques de la production, préparent l'avance triomphale de leur armée vers la victoire.

Le 7 novembre 1944 sera la fête de tous les peuples en lutte contre l'envahisseur hitlérien et de ceux qui gemissent encore sous le joug esclavagiste.

## 7 Novembre 1936

### Madrid

Dans le bouleversement géant de la guerre actuelle, les yeux du monde se dirigent de nouveau vers l'Espagne, vers le pays qui, le premier, a opposé ses armes à l'instauration d'un régime fasciste.

L'Espagne, envahie par les hitléro-mussoliniens, en 1936, s'engageait dans une dure guerre d'indépendance Nationale qui devait durer près de trois ans.

Le symbole de la résistance du peuple espagnol fut la bataille de Madrid, le 7 novembre 1936.

Le général félon Mola, avançait avec quatre colonnes sur la capitale où il avait donné rendez-vous dans un café « avec la cinquième colonne » qui travaillait derrière les lignes républicaines.

Mais le général fut un mauvais prophète. S'il est vrai que le gouvernement Caballero partit de la capitale en ordonnant l'évacuation de la population, en abandonnant la ville à l'ennemi, le peuple de Madrid, plutôt que de suivre des ordres lâches et de partir, sac au dos, préféra les fusils, les pioches et les pelles.

« Passonaria » symbole de la lutte du peuple espagnol pour son indépendance, lançait son immortel « NO PASSARAN ».

Le 7 novembre 1936, Madrid était au combat et en fête. Les hommes sortaient avec les armes pour occuper les tranchées, que les femmes, les vieillards, les enfants, construisaient en hâte. Les camions passaient chargés de combattants, des milliers de placards multicolores, des affiches illustrées appelaient les Madrilènes à la défense de leur capitale. Les Républicains, les socialistes, les anarchistes, les communistes, ne formaient qu'un seul corps : les défenseurs de la République.

Les consignes, écrites sur de grands panneaux, traversaient les rues : « Madrid, tombeau du fascisme », « Il vaut mieux mourir debout que vivre à genoux ! ». Les femmes, dans les rues, dans les places, abordaient tout homme qui ne portait pas une arme, et l'envoyait au front ! Ce sont les célèbres femmes de Madrid qui disaient : « Une épopée de plus dans l'histoire de l'humanité ».

Dans les rues de Madrid défilaient les premières Brigades Internationales, symbole de la solidarité de tous les peuples contre le fascisme. C'étaient ceux qui montraient que la politique de non-intervention n'était que la manœuvre d'une clique de traitres de la démocratie, de ceux qui ouvraient à Hitler et Mussolini le chemin du massacre qu'ils déclenchèrent en septembre 1939.

Et le 7 novembre 1936, Madrid n'est pas tombé, bien que défendu

du par un peuple désarmé et trahi, et attaqué par une armée formée de Maures, la sinistra « tertio » (Légion étrangère espagnole), les chemises noires, la division Condor et des armes modernes.

Madrid résista encore trois ans aux assauts du fascisme international et il ne tomba que grâce à la nouvelle trahison des Casado-Besteiro et la politique munichoise de capitulation.

7 novembre 1944, les Espagnols groupés autour de leur « Union Nacional » ont compris qu'ils ne doivent compter que sur eux-mêmes. Contre le fascisme international, ils dirigent de nouveau leur No Passaran ! Contre Franco et la phalange, des Pyrénées, des montagnes d'Asturie, de l'Andalousie et de l'Estrémadure, les « guerrilleros » répondent : Passaremos !